

“ Le pauvre enfant ! ” dit une femme.

Il passa et bientôt il disparut au tournant du chemin.

Le soleil se levait au-dessus des neiges, et ses pâles rayons d'automne se répandaient en reflets nacrés sur les glaciers environnants.

Quand le berger fut sur la montagne, il monta aussitôt vers le rocher escarpé où il avait vu la veille une belle touffe de roses des Alpes.

Les fleurs étaient toujours fraîches, et il pensait que c'était vraiment miracle en cette saison.

Sans hésiter, sans réfléchir, il escalada la roche, et ses chèvres, qui ne pouvaient le suivre, le regardaient en bêlant.

Il grimpa en s'aidant des pieds et des mains, et lorsqu'il parvint enfin à la touffe de roses, il était tout ensanglanté et ses habits étaient en lambeaux.

Il tenait déjà les roses quand, tout à coup, il glissa et fut précipité dans l'abîme... Il tomba mort au pied du rocher, au milieu de ses chèvres.

Le pauvre enfant s'en fut rejoindre sa mère au ciel, et ce fut ainsi que se réalisa la prophétie de l'ange qui lui était apparu en songe.

HENRI LATOUR.

FEUILLETON DU “SAMEDI”

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

PREMIÈRE PARTIE

X

(Suite)

— Rien de plus facile à expliquer. Depuis huit jours j'ai beaucoup couru, et j'ai vu à peu près toutes mes anciennes amies. Je leur ai dit à toutes que je connaissais une dame riche, très charitable, qui s'intéressait particulièrement aux malheureuses qui avaient commis une faute, et aux jeunes femmes abandonnées et je les priai en même temps si elles en connaissaient, de me donner leur adresse. Elles m'en indiquèrent plusieurs ; mais après m'être renseignée, je me disais chaque fois : Ce n'est pas cela. C'est hier qu'une autre femme, une ouvrière en passementerie, que j'ai connue autrefois, m'a parlé de Gabrielle Liénard. J'ai tenu à voir immédiatement cette jeune femme, et après avoir causé assez longuement avec elle, j'ai acquis la certitude que mes recherches étaient enfin terminées.

— Tu t'es présentée chez elle au nom de la dame riche, très charitable ?

— Naturellement. J'ai voulu lui remettre une petite somme ; mais elle est fière, la petite ; elle a refusé de l'accepter en me disant que, pour le moment, elle pouvait suffire à ses besoins par son travail — Ce sera donc pour plus tard, ai-je répondu. Puis je lui ai promis une layette complète, et je lui ai dit qu'elle ne devait avoir aucune inquiétude, que je reviendrais la voir souvent et qu'elle ne manquerait de rien.

— Tout cela est parfait, mais pas suffisant ; elle peut nous échapper au dernier moment ; il faut donc prendre nos précautions contre toute mésaventure.

— J'attends tes ordres.

— Je réfléchirai, et demain je te dirai ce qu'il faudra faire. Est-ce que tu n'as rien appris sur le passé de cette jeune femme ?

— Rien. J'ai essayé de la faire causer, impossible de lui arracher un mot. En ce qui concerne sa famille, les personnes qu'elle connaît, ce qu'elle faisait avant de venir se cacher avenue de Clichy, elle n'est pas seulement réservée, elle est muette.

— Il faudra obtenir toute sa confiance, car il est nécessaire que nous connaissions son histoire.

— Je ferai pour le mieux.

— Allons, tout va bien, dit Durand ; mais nous sommes loin encore du succès. Pour que rien ne vienne le compromettre, il faut qu'avant un mois la jeune femme soit entièrement en notre puissance. Par quel moyen ? Je vais le chercher, et je le trouverai.

Vous connaissons bientôt le résultat des réflexions de Durand et ce que son cerveau, si bien organisé pour le mal, et si fertile en expédients et en combinaisons ténébreuses, aura imaginé.

Ainsi que le constatait le livre du logeur, la jeune femme de l'avenue Clichy se nommait réellement Gabrielle Liénard. Mais, comme la complice de Durand en avait eu la pensée, elle n'avait pas dit la vérité en déclarant que le lieu de sa naissance était Paris.

Gabrielle Liénard était née à Orléans. Avec de l'ordre, de l'économie, une grande régularité dans l'existence, de l'activité et du travail, ses parents étaient parvenus à se faire citer parmi les notables commerçants de la fortune, lorsque, malheureusement pour Gabrielle, sa mère mourut presque subitement.

Les gens qui connaissaient la famille Liénard prétendirent que le chagrin n'était pas étranger à la mort de la mère de Gabrielle. — Le mal qui l'a tuée était en elle depuis longtemps, disait-on ; elle adorait sa fille unique, et c'est dans l'intérêt de sa chère Gabrielle qu'elle gardait le silence et ne se plaignait jamais.

Alors on racontait que M. Liénard, après avoir été si longtemps le modèle des maris, s'était éloigné de son ménage et avait même, par sa négligence, assez gravement compromis la prospérité de ses affaires commerciales.

Ces bruits divers trouvèrent peu d'incrédules, car les apparences semblaient les justifier.

Du reste, M. Liénard ne tarda point à donner raison à ceux qui affirmaient que sa femme avait été précipitée dans la tombe par suite de l'injure faite à sa dignité d'épouse et de mère. Au bout de quelques mois de veuvage, personne ne pouvait plus douter qu'il n'y eût des relations très intimes entre M. Liénard et une jeune veuve, et nul ne fut étonné lorsque, après un an écoulé, la dite veuve devint madame Liénard et prit, dans la maison du commerçant, la place de la défunte. Gabrielle avait alors quinze ans. Elle était dans un pensionnat, où elle recevait une instruction et une éducation en rapport avec la dot que sa pauvre mère avait espéré pouvoir lui donner quand arriverait le jour de la marier et de l'établir.

Peu de temps après son mariage, madame Liénard seconde pensa à la jeune fille et dit à son mari :

— Je suppose que vous ne voulez pas faire de votre fille une paresseuse ; elle a quinze ans ; le moment de travailler et d'apprendre le commerce est venu pour elle.

— Oui, répondit M. Liénard ; vous êtes maintenant la mère de Gabrielle ; décidez et faites ce que vous jugerez convenable.

Le lendemain, la première et la plus ancienne demoiselle du magasin fut congédiée. Elle était cependant très capable et pleine de zèle ; mais, en raison des services déjà rendus, elle avait une certaine autorité dans la maison, et cela offusquait madame Liénard.

Gabrielle fut retirée de pension, et vint occuper chez son père une place, — la dernière, — de demoiselle de magasin.

Tout alla assez bien pendant quelque temps ; mais, comme cela arrive trop souvent, hélas ! madame Liénard prit sa belle fille en aversion et chercha toutes les occasions de la froisser dans ses sentiments les plus chers, de l'humilier, de la rudoyer, et quand les occasions ne se présentaient pas, elles les faisaient naître.

La jeune fille était douce, très docile et pleine de bonne volonté. Madame Liénard lui trouvait un caractère détestable ; toutes les qualités de la pauvre enfant se transformaient à ses yeux en d'incorrigibles défauts. Usant de la funeste influence qu'elle avait sur le commerçant, elle parvint à détruire l'affection que le père pouvait avoir pour son enfant.

Gabrielle s'aperçut bientôt qu'elle ne devait plus compter sur l'appui de celui dont le devoir était de la protéger. Ce fut pour elle une nouvelle et grande douleur.

Nous ne dirons pas tout ce que la jeune fille eut à souffrir ; c'est l'histoire malheureusement trop commune d'un enfant victime d'une marâtre.

N'osant se plaindre, ni se défendre, ce qui d'ailleurs eût été inutile, elle supporta avec une patience angélique, pendant plus d'un an, toutes les grossièretés, toutes les injures, tous les mauvais traitements d'une tyrannie odieuse...

A la fin elle se trouva à bout de force et sentit qu'une telle existence n'était plus possible.

On lui répétait si souvent : — Je vous ai donc toujours devant les yeux, vous ne me débarrassez donc pas bientôt de votre présence ? — que sa pensée et ses regards se tournèrent vers Paris.

— Oui, partir, c'est la délivrance, se dit-elle.

Un matin, elle rassembla les effets et le linge qui lui appartenaient et en fit deux paquets. Le soir, après la fermeture du magasin, pendant que M. Liénard et sa femme étaient au théâtre, elle alla chercher un commissionnaire et le chargeant de ses paquets se rendit avec au chemin de fer. Le lendemain matin elle était à Paris chez une dame qui avait eu autrefois des relations d'amitié avec sa mère.

Mais les braves gens chez qui elle était descendue n'avaient pas de fortune et étaient trop étroitement logés pour pouvoir lui donner asile au delà de quelques jours. Il était urgent qu'elle trouvât une place. On chercha. Au bout d'une semaine elle entra dans une maison de commerce de la rue Montmartre, aux appointements modestes de cinquante francs par mois. On ne lui avait pas